pes de raisins, portaient en triomphe des statues monstrueuses de ce dieu. Ils parcouraient les campagnes et les forêts, en poussant des cris et des hurlements affreux. A ces clameurs se mêlaient le son des cymbales, des tambours, des clairons et des clochettes suspendues à leurs habits. Entraînés par l'ivresse d'un plaisir effréné, ces disciples de Bacchus bravaient toutes les lois de la pudeur ; ces réjouissances se prolongeaient pendant toute la nuit.

Les lupercales et les saturnales avaient plusieurs traits de ressemblance avec les bacchanales.

* *
*

Le peuple romain continua de célébrer ces fêtes longtemps après l'établissement du christianisme dans la ville des Césars. A la fin du V^e siècle, le pape Gélase, à la vue des désordres scandaleux que causaient ces réjouissances, les interdit aux catholiques : elles paraissaient au reste un hommage rendu aux fausses divinités. Cependant, bon nombre de catholiques influents, voir même de sénateurs en désiraient la conservation ; tous les ans, le peuple romain se plongeait dans la même ivresse. Alors l'Eglise résolut de retrancher autant que possible les abus, tout en conservant les fêtes elles-mêmes ; elle s'efforça de leur donner une signification plus chrétienne. Elles furent célébrées pendant les dix jours qui précèdent immédiatement le carême ; elles étaient comme un adieu aux plaisirs et à la bonne chair *carni vale*, avant d'entrer dans le saint temps de pénitence. Le pape lui-même, pour faire disparaître tous les désordres, assistait à ces réjouissances, comme on le voit dans un ancien manuscrit de Rome cité par du Cange : " Les jeux commencent sous les yeux du Pontife, pour qu'il ne s'élève pas de querelles. On tue un ours : c'est la mort du diable, c'est-à-dire du tentateur de notre chair ; on tue de jeunes taureaux : c'est la superbe de nos jouissances ; on tue un coq : c'est la luxure, pour que dorénavant nous vivions chastement dans le sanctuaire de notre âme, pour mériter de recevoir à Pâques le corps du Seigneur."